

Promenades

Hugues Corriveau

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2008). Promenades. *Moebius*, (116), 27–34.

HUGUES CORRIVEAU

Promenades

Première promenade

I

Sur la roche, là-bas, dans des anfractuosités de lumière cassant le jour qui s'offre, un homme attend. Il s'est levé, du malheur plein les bras, sans âge – peut-être comme il était enfant quand il lui prenait l'idée de ne pas être heureux, ce jour-là précisément, parce que la nuit l'avait laissé sans rêve. Il aime se promener sous l'éclat du chagrin. Le grand désœuvrement de la mer, qui pourtant brasse et rebrasse sans cesse ses eaux, achève de mettre en lui une impression d'absolue inutilité. Au bout de la plage, il aperçoit une femme qui claudique, appuyée sur un bâton de pèlerin, marchant inexorablement vers lui.

II

Arrivée à sa hauteur et sans plus de gêne, elle s'assoit à côté de lui, faisant fi de sa présence, regardant, elle aussi, la mer avec intensité, comme si elle en attendait quelque chose. La première heure passe et pèse un peu. Oh ! presque rien, ce poids sur leur âme, à peine un pressentiment ! Et puis, insidieusement, s'installe comme un bien-être, un contentement de savoir que quelqu'un à côté de soi peut rester muet avec vigueur, peut mettre du silence dans l'heure sans que rien ne vienne entacher le précieux cocon qui les enlace. Il y a bien des voiles sur l'eau, là-bas, qui imitent des oiseaux. Mais l'homme et la femme sont si loin, en eux, si perdus en eux-mêmes.

III

C'est presque en même temps qu'ils se penchent et délaçant leurs souliers, qu'ils se déshabillent. On n'aurait pas cru qu'elle l'eût fait, mais elle a pris la main de l'homme avant de s'avancer vers les vagues. Ils entrent dans l'eau, leur corps épanoui, en un tel renoncement à s'y jeter rapidement que le goéland a bien failli se poser sur la tête de l'homme mais, sans plus, remonte affronter les courants, laissant seuls l'homme et la femme qui vont à leur baptême définitif. Qui les aurait vus ce jour-là aurait immédiatement su que leur geste allait être aussi irrévocable que le fut le lever du jour. Mais l'homme qui aujourd'hui marche vers la même pierre est plus jeune, dirait-on.

Deuxième promenade

I

Le chien tire. L'aveugle sourit. Il sent l'herbe molle sous ses pieds nus. Le chien tire, renifle, voudrait courir, mais relâche la tension. L'aveugle sourit. Car il traverse le champ de couleurs, tout confiant qu'un jour il tombera dans un ravin. Il entend les cigales et il rumine son chagrin. Le chien fait le chien d'aveugle à la perfection. Il est blond. Son maître a les cheveux noirs, mais il ne le sait pas vraiment. Dans sa nuit, il se dit que ses cheveux sont de la couleur de sa nuit. Le vent les brasse en tous sens les cheveux tout comme les longs poils du chien qui aime bien lécher les pissenlits, regarder les papillons, tomber dans des rêves de chien.

II

Aujourd'hui, l'aveugle n'a pas pressenti le danger d'être venu sous la lumière, accompagné de son si beau chien que tout le monde admire. Il aime tellement se promener dans le champ d'à côté qu'il n'a pas pris garde de savoir si les voyous étaient eux aussi sortis se balader, n'ayant rien d'autre à faire que de transporter, de-ci de-là, leurs grands corps flasques d'adolescents à l'acné cruelle. L'aveugle les entend tout à coup malgré le crépitement des épis. Il sait qu'ils viennent vers lui. Tout à coup, c'est un tohu-bohu de cris, cinglant l'étales bonheur d'une heure matinale passée à flâner.

III

L'aveugle sent monter en lui la peur, des tremblements. Il rejette la tête vers le haut comme pour mieux voir venir celui qui lui assénera le premier coup. Les jeunes dansent autour de lui, le frôlent, le touchent et rient de le voir ainsi, sans gêne, dans le dernier champ du monde. Et le chien grogne et gronde. Mais les jeunes prennent la laisse et tirent le chien loin du mouvement de l'aveugle qui veut reprendre la bête et sa vie. Mais les faux enfants entraînent le chien en le frappant sur le museau pour qu'il cesse de japper, pour qu'il n'ameute pas la meute des autres qui les empêcheraient de s'amuser. Et ce coup-là, porté par le voyou aux cheveux roux, fait tomber le chien qui n'appelle plus son maître, brisé dans sa course, cherchant le vent et le soleil et l'éclat de vie qui l'avait mené ici plus tôt.

Troisième promenade

I

C'est un enfant seul qu'on voit au bord des falaises de la Pointe du Grouin. La mer en contrebas s'éparpille sur les rochers. Le vent transbahute des sons d'eau et des trombes malignes, mais l'enfant seul va son chemin, sans plus se préoccuper de la tempête qui s'envenime que de rabattre sur sa tête le capuchon de son ciré jaune canari. Il sautille, comme de joie, soulevé, dirait-on, par les souffles marins qui, le long de la falaise où il est penché, semblent vouloir le ravir. Il vient depuis des jours se donner la peur de tomber, se baladant hors du sentier, allant tout près des gouffres si tentants. Il est à l'hôtel avec ses parents qui ne sortent jamais de là, car ils ont trop peur de danser sur les roches et d'être entraînés par leur désir.

II

Le petit être jaune n'a que la volonté de se perdre et de les perdre, eux, à jamais. On l'empêche trop souvent de s'évader, lui qui n'aime rien tant que de se promener de par les rues de la ville ou dans les champs où se rencontrent parfois des aveugles tirés par des chiens. Ici, la solitude est si complète qu'il en perd le souffle et imagine des choses drôles qui sortent de la mer avec des dents de dragons et des ailes d'oiseaux moqueurs. Le sentier serpente, accompagnant l'exacte sinuosité de la falaise. L'enfant s'assoit sur un rocher qui surplombe les cataractes, du crachin plein la bouche, les cheveux mouillés et les lèvres salées. L'enfant aime se promener seul au bord du gouffre qui lui cache des secrets.

III

Il n'entend pas l'homme sombre qui ne s'est même pas inscrit à l'hôtel avant de venir vers lui. Il n'entend pas non plus le crissement des cailloux sous ses semelles de fer. Trop attentif à regarder la mer dans sa démente. Il se lève, reprend sa marche lente au bord du ravin et se met à chanter une comptine marine qui parle des moussaillons qu'on jette du haut du mât de misaine quand ils ont désobéi. Dans ces mots-là, il y a plein de chiffres menteurs qui comptent les chutes et les coups. Mais il est heureux l'enfant canari, qui en est à son dernier couplet, à son dernier pas dansé, à sa toute dernière joie de risquer sa vie pour surplomber la mer et en deviner la profondeur abyssale.

Quatrième promenade

I

Bleu nuit dans l'air de Rome. Patraque, depuis qu'elle est arrivée de Bangkok, elle a quitté son hôtel, hagarde, presque somnambule. Le matin va surgir bientôt, mais elle n'en sait rien encore, seule la marche la ramenant à la vie. Elle ne prend pas garde aux pas qui, de rue en rue, la perdent. Elle arpente lentement une *via* ou une *vialle* ; elle ne sait pas combien de détours elle a entrepris de tricoter et de détricoter sans trop savoir le but qui la mène si loin ou si proche des choses qu'elle connaît. L'eau du *Tibere* n'est plus là, non plus que les monuments connus, plus rien que des linges et des chemises et des draps qui pendent aux fenêtres.

II

La lumière colore tout à coup les maisons. Tout est si beau que les yeux s'efforcent de prendre note des teintes qui cadrent la ville. Et cette ville se resserre et l'emporte dans un état de bonheur qu'aucune musique orientale ne saurait atténuer. Quelque part, cette femme déambule dans l'effervescence du réveil, happée par le goût de ne s'arrêter qu'en état d'épuisement absolu. «Je voudrais rentrer, elle se dit, il faut que je me sorte de là.» Puis, elle se rend compte qu'elle ne peut pas, qu'elle ne reconnaît rien ; à peine sait-elle encore que Rome s'est éprise d'elle.

III

Pourtant, l'enfant, là, ressemble à un enfant. La femme qui traverse la rue, à une femme qui se réveille à peine. Cet homme encore, à un homme qui va son chemin d'homme vers son travail. Mais elle, perdue, incapable de retrouver sa route, ne se souvient même plus du nom de son hôtel. Incapable de savoir où elle est descendue, quelques jours plus tôt. Comment décrire l'endroit quand tant de maisons se ressemblent, quand tant de rues émerveillent. Elle arrête un passant, un carabinier, un postier, mais personne ne saurait dire dans quel lieu l'attend sa vie. Porte close, sa chambre conserve encore des valises ouvertes, des livres salis, des sous-vêtements suspendus au pommeau de la douche. Mais là, il n'y a plus personne.

Cinquième promenade

I

Il se demande s'il va lancer sa voiture dans le vide, question de planer dans la stratosphère de la vitesse, avec le cœur en charpie et le corps en émoi. Il a stoppé le bolide juste au bord du précipice ; et il attend. Le vent s'engouffre par les vitres ouvertes. On dirait un chant d'oiseaux affolés. Il est là, dans cette attente de lui-même, ne sachant pas bien s'il va continuer de rapiécer les moments nuls de sa vie ou s'il va tirer un trait, comme à la fin d'un mauvais roman. Le temps de cette attente est sans mesure, c'est en soi toute l'existence qui lui reste qu'il contient.

II

Et puis, sans bien saisir pourquoi, le goût de sortir de là le prend à la gorge. Il ouvre la portière et s'en va, vers la gauche, du côté où le soleil éploie une misérable lumière grisâtre. Il marche, les mains dans les poches, dans un tel désœuvrement qu'une fatigue des os le laisse cassé. Il ne se dit rien, absolument, laissant le mouvement de ses jambes porter le poids de sa connaissance du monde. Il suit un sentier qu'il s'étonne de voir si franchement marqué dans la terre déserte de ces confins. Mais il suit la ligne entre les herbes, allant vers une rencontre qu'il sait inévitable.

III

Juste à l'heure où la lumière s'affaisse, il se bute à un autre précipice, celui-là abyssal, phénoménal. Il a failli y tomber et, par instinct, il a reculé un peu, la crainte lui nouant la gorge. Il se retourne et ne voit plus la voiture. Il ne sait pas depuis combien d'heures il a ainsi marché vers ce cratère. Et il reste là. Il s'assoit et reste là et laisse passer la nuit et revoit la lumière un peu ahuri, la soif lui brûlant la bouche. Pour rien, mais absolument sans intention, il se lève et part dans une autre direction, le soleil sur sa gauche, vers nulle part, avec la certitude absolue qu'il ne trouvera, là-bas, devant, aucune source à laquelle s'abreuver.